



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 100

Aloha,

Eh ben voilà, on y est !

Voici donc le centième numéro de cette modeste newsletter (j'ai renoncé à appeler ça un fanzine, faut quand même pas déconner).

Fin 1995, il y a donc presque 18 ans, quand, tout fier de moi, j'ai apporté les quelques pages du premier numéro aux Lézards Ménagers pour qu'ils me photocopient tout ça, je n'aurais pas forcément parié ma chemise sur le fait que le compteur passerait un jour à 3 chiffres. Et pourtant... Il faut se rendre à l'évidence... On y est !

Maintenant, en toute logique, la prochaine étape devrait être le passage aux 4 chiffres. Mais là un doute m'étreint. Si je m'en tiens à la moyenne établie jusqu'à présent, il devrait me falloir plus de 150 ans pour y parvenir. Certes, j'ai bien l'intention de vivre éternellement, et, jusque là, tout se passe comme prévu, mais quand même, 150 ans, c'est long. Il peut s'en passer des choses durant ce laps de temps...

En même temps, comme je viens récemment de me faire vampiriser, il y a peut-être des chances...

Ceci étant, les 2 charmantes vampirettes qui m'ont sucé... le sang, bande de petits pervers... (vous pouvez les admirer en page 7) ne l'ont fait que pour les besoins du prochain film de mon vieil ami Joey Skidmore. Un film de vampires ça va de soi. J'ai donc profité de mon récent séjour aux Etats-Unis pour tourner les quelques séquences dans lesquelles je joue un animateur radio qui vit donc ses derniers jours...

Le tournage a été plutôt fun, et le résultat devrait l'être tout autant. Rendez-vous début 2014 pour la sortie du DVD. Quant à l'Oscar...

Bon, c'est pas tout ça, mais j'ai encore du pain sur la planche si je veux atteindre mon prochain objectif. D'ici là, portez-vous bien !

LEO442

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
ZERIC (Trauma Social)
STEFAN (No Balls)
RAF (Attentat Sonore)
BEAT-MAN (Voodoo Rhythm)
DIXKORDES
Joey SKIDMORE
HANNAH, JACQUELINE & MAX
AMBER (japanese birthday party)
ALBANE & CORY
STEPHANIE & GEORGIA (cute vegan vampire girls)
Barry LEE (KKFI - Kansas City)
Annette FUNICELLO (RIP)

Big fuck :

Margaret THATCHER (you died 40 years too late, bitch !)

Jeudi 9 mai 2013 ; 11:51:29 (vampire time)

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

FORMATS COURTS

BORRACHO : Mob gathering (SP, Ghost Highway Recordings/No Balls Records)

Après déjà 3 45t et 1 album, pour un groupe né en 2009, pas mal, Borracho nous envoie 2 nouveaux titres sur un joli single de couleur ocre foncé. Quoique, nouveau, ce ne soit pas exactement le terme qui convienne. En effet les 2 titres qu'on découvre aujourd'hui ont été enregistrés... au printemps 2009, peu après la formation du groupe. Borracho sont originaires de la région de Washington DC et découvrent un jour une maison abandonnée du côté d'Arlington, en Virginie. Ils décident derechef de s'y installer pour enregistrer leur première démo. Mais, une fois la démo en boîte, ils préfèrent finalement ne pas la diffuser telle quelle. Seuls 2 morceaux feront l'objet d'une vraie démo à l'époque. La plupart des autres titres seront réenregistrés pour les besoins de leur premier album, "Splitting sky", en 2011. Mais pas tous. 2 n'étaient encore jamais parus, les 2 qu'on découvre aujourd'hui... dans leur version démo d'origine, de 2009 donc. Ils ont quand même subi un léger lifting, avec un nouveau mix, histoire de leur donner l'ampleur nécessaire à une vraie sortie vinyle. Du coup, on comprend mieux pourquoi le stoner de Borracho apparaît presque "sage" sur ce 45t, là où l'on avait découvert un groupe nettement plus virulent et burné sur leurs productions précédentes. Attention, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit... C'est pas non plus de la mélasse, c'est bel et bien du stoner, Borracho c'est Borracho nom d'un crotale, c'est juste que ça fait drôle d'entendre le groupe à ses débuts. Et le disque est digne de figurer dans leur discographie... et donc dans votre discothèque. Mais dépêchez-vous, c'est du tirage limité, il n'y en aura pas pour tout le monde.

HAPPENING : Birth (CDEP, Delete Your Favorite Records)

Quoi de plus naturel que d'intituler "Birth" son premier disque ? Tellement évident qu'on se demande pourquoi les nouveaux parents, béats d'admiration devant leurs premiers rejetons, ne les appellent pas Naissance, tout simplement. Bon d'accord, ce ne serait pas simple à gérer. Imaginez les cours de maternelles avec un gros pourcentage de leur population bambinesque s'appelant Naissance, c'est sûr que je ne voudrais pas être à la place des auxiliaires de vie : Naissance, ne tire pas les cheveux de Naissance ! Non, pas toi Naissance, l'autre Naissance, qui se planque derrière Naissance, non, pas Naissance avec le manteau bleu, Naissance avec les cheveux roux ! Un truc à devenir chèvre... En même temps, vu que les gosses ça aime bien les animaux en général... Mais bon, je crois que je suis légèrement hors sujet, recentrons le débat. Happening est donc un tout nouveau groupe savoyard (Aix les Bains pour les amateurs de précisions géographiques) avec des vrais morceaux de Arteries Shaking dedans (voir chronique du premier album de ces derniers dans le n° 97), et aussi des petits bouts de Pin-Up Explosion (ceux-là je ne connais pas). Happening se forme en 2012 et s'enferme aussitôt dans sa cave pour concevoir... non, pas un enfant... enfin, je ne crois pas, ce sont 3 mecs... mais un répertoire, parce qu'un groupe c'est bien, mais sans chansons ça ne sert pas vraiment à grand-chose. Et Happening sont si contents de ce qu'il viennent de faire... non, pas des cochonneries... enfin, peut-être, mais c'est pas le propos, et ça ne regarde qu'eux... non, des chansons, suivez un peu bondla, des vraies, avec intro, couplets, refrains, pont et tout le toutim, ils sont donc si satisfaits du travail accompli que, plutôt que de donner des concerts histoire de faire partager leur joie benoîte (on peut enfin réutiliser cet adjectif maintenant que l'ancien nazillon teuton à laissé son saint siège au suppôt des généraux

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"Best of 442ème Rue", tous les mardis de 21h à Minuit.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er et 3ème mardis de chaque mois de 21h à 23h.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



argentins), plutôt que de donner des concerts disais-je, décident carrément d'enregistrer d'abord un disque. Paf ! Direct, comme ça ! Ah ! Vous ne l'attendiez pas celle-là hein ? Ben pourtant c'est comme ça qu'on se retrouve aujourd'hui avec ces 5 titres d'un hardcore à fort pouvoir détonant, comme quoi à 3 il y a largement de quoi se ravager sa petite cité des Mimosas, ou son centre-ville classé, tout en se disant que, quand même, un jour, faudra bien monter sur scène pour asséner quelques watts dévastateurs à un public qui ne demande qu'à ce qu'on fasse mousser sa bière à grands coups d'accords émulsifs et de riffs sournois. Et ça, Happening, ils savent faire, ça ne devrait pas leur poser trop de problème.

The URGENT KICKS : The Urgent Kicks (EP, No Thanks/Urgent Records/Guerilla Vinyl)

Un petit tour du côté de Barcelone avec le premier EP de Urgent Kicks, où l'on retrouve 3 anciens membres de E-150 (plutôt hardcore) et le chanteur de Bite (plutôt punk 77). Et quand on touille tout ça ça nous donne 6 titres d'un méchant punk'n'roll qui débaroule comme si les gonzes avaient le diable aux basques. Avec leurs 2 guitares incendiaires Urgent Kicks vous tricotent des mélodies salaces et graveleuses, ils vous glavioient de petites bombinettes aptes à vous repeindre le monde en rouge sang, quand ils vous roulent une pelle ils vous enfoncent la langue jusque derrière les amygdales, et si vous mouffez ils vous calment de quelques mandales bien ajustées. Teigneux comme un Joe Dalton à quel on aurait chouré son bâton de dynamite, énervés comme un essaim de frelons en plein trip reproducteur, furibards comme un ours qui se serait pris les couilles dans un piège à loup, Urgent Kicks envoient la purée avec la grâce d'un Rocco Siffredi qui n'aurait pas tiré sa crampe depuis 6 mois. Autant dire que Urgent Kicks ne sont pas là pour vous inviter à cueillir des pâquerettes, ni pour un tournoi de mots croisés, et encore moins à une séance de méditation transcendante. Faut que ça avoine, que ça cogne, que ça bûcheronne, et ça y réussit fort bien. La preuve, 6 titres sur un format 45t, c'est clair qu'on n'est pas chez les néo-progressifs. Avec Urgent Kicks le menu c'est plutôt chili con carne au piment de Cayenne sauce Tabasco, et tequila citron pour faire passer. Décapant quoi !

LITTLE MISS and the NO-NAMES : Dirty sheep (EP, No Balls Records)

Malgré le nom du groupe ne vous attendez pas à une nouvelle popperie sucrée et doucereuse, la Little Miss en question, ci-devant chanteuse du groupe, et fort croquignollette au demeurant, a pour nom de scène Rebecca Homicide, voilà qui devrait calmer vos ardeurs. Quant au batteur il a choisi le charmant pseudonyme de Corey Torture. Et quand je vous aurai précisé que le guitariste, Paul Bimbaum, et le bassiste, Jon Taylor, viennent en droite ligne d'un groupe qui s'appelait Septic Death, vous aurez vite compris que nos lascars ne sont pas du genre à vous susurrer de la berceuse le soir au fond de la ruelle. Little Miss and the No-Names se sont formés en 2010 à Boise, la capitale, un vrai trou perdu, de l'Idaho, état qui ne l'est pas moins, paumé, quelque part au nord des Etats-Unis. Pas l'endroit où vous iriez passer vos vacances en temps normal, sauf si, comme moi, vous affichez un net penchant pour les coins les moins touristiques de cette foutue planète. Donc, à Boise on s'emmerde grave. A Boise, comme plan de carrière, c'est soit bûcheron, soit cowboy, ou alcoolique si les deux autres ne vous conviennent pas. Dans ces conditions on comprend pourquoi on préfère faire du punk. Comme Little Miss and the No-Names. Un punk teigneux dilué dans un hardcore grincheux qui vous détartre la tuyauterie auditive avec la délicatesse d'une tigresse qui se ferait les griffes avant de déchiqueter le buffle qu'elle vient de mettre au tapis. Ce EP 3 titres n'est que leur troisième effort officiel, après une démo en 2011 et un single l'an dernier. Une discographie qui prend forme lentement mais sûrement. Et puisque c'est le label allemand No Balls Records qui édite cette petite galette de vinyl transparent, on se doute que nos amis teutons ont également soigné la pochette, comme d'habitude. Et là ils se sont surpassés, puisque chaque disque arbore un morceau de radiographie médicale, amoureuxment découpé à la main, et sérigraphié au nom du groupe. Inutile de préciser qu'il n'y a donc pas 2 pochettes identiques. Personnellement, et malgré mes connaissances anatomiques limitées, du moins en ce qui concerne la lecture aux rayons X, il me semble que je suis l'heureux possesseur d'une splendide reproduction de radius et de cubitus. Voilà qui cadre bien avec le groupe et sa musique.

The DUKES OF HAMBURG : I gotta move (SP, Voodoo Rhythm Records)

Vous vous souvenez des Dukes Of Hamburg ? Ce groupe de San Francisco qui, au début des 90's, nous assénait un garage-punk des plus trashy ? Faut dire que dans la bande on trouvait des membres des Mummies, des Astronauts et autres Phantom Surfers, et comme les pur-sang ne font que rarement des bourricots, tout ce petit monde

restait dans ce qu'il connaissait le mieux, garage-trash-punk donc. Mais, au sein de ces Dukes Of Hamburg originaux, il y avait un véritable résident allemand, le guitariste Thilo Pieper qui, aujourd'hui, est rentré dans ses pénates, à Bielefeld. Et, tandis que les Dukes Of Hamburg californiens continuent à écumer le pays de l'Oncle Sam et à botter le cul des américains avec leur garage-punk sauvage et débridé, le Thilo Pieper en question a décidé, lui, de former la division allemande du groupe, qui porte le même nom de Dukes Of Hamburg. Du coup, ça nous fait 2 groupes pour le prix d'un, et ça double le plaisir. Les Dukes Of Hamburg qui viennent de faire paraître ce single sur Voodoo Rhythm, ce sont donc les allemands, qui nous expédient 2 petites torpilles de pur garage-beat 60's, puisque c'est avec 2 reprises des Kinks qu'ils ont décidé de partir à la conquête de l'Ancien Monde. Les 2 titres, par les Kinks, étaient eux-mêmes parus en 45t à l'époque, en 1964 pour "I gotta move" et en 1965 pour "I need you". Et, effectivement, ces 2 morceaux sont de parfaites friandises mod-beat qui, passées à la moulinette des Dukes Of Hamburg, gagnent encore en nervosité, en rugosité et en âpreté. Un single parfait quoi...

BILLY HORNETT : The famous oil for a perfect greasing (CD, Delete Your Favorite Records)

Le titre du premier album de Billy Hornett ne laisse place à aucune équivoque. Le rockabilly du groupe toulousain est en effet parfait pour faire tourner le moulin de leur V8, un vrai coucou suisse au délicieux bruit feutré et pourtant porteur de belles espérances d'escapades autoroutières. Une formation ultra classique, guitare, contrebasse et batterie, pas besoin de plus pour bichonner un moteur aux agréables relents d'huile de ricin, à l'indice d'octane parfaitement dosé, à l'alésage calibré comme une mécanique de précision. Rythmique allègre, contrebasse amoureusement slappée, guitare guillerette et chant cuit à point, patiné juste comme il faut au 12 ans d'âge, il est clair que Billy Hornett a usé et abusé d'une collection de disques qui doit faire le grand écart entre galettes Sun millésimées et la récente série "Rockers Kulture" de l'ami Tony Marlow, avec passage obligé par la case Stray Cats ("Storm"). Bref, pas de quoi avoir honte de ses références. Le truc est balancé comme une pin-up de calendrier, carrossé comme une muscle car, chaloupé comme une ligne de danseurs en santiags, du genre à vous filer la banane dès le réveil, même un lendemain de cuite carabinée, et sale gueule de bois à la clé. On notera aussi avec délectation 2-3 interventions pianistiques ou organistiques qui filent tantôt un petit côté 60's à la chose ("Monster"), tantôt un feeling boogie jovial et suintant ("Everything about"), histoire de varier les saveurs. Je conseille l'écoute de préférence au volant d'une Chevy Bel Air ou d'une Ford Mustang, le bras délicatement enroulé autour des épaules de votre petite amie, par une belle nuit étoilée, du côté des grands espaces du sud-ouest américain, pour en apprécier pleinement les effets aphrodisiaques. D'accord, ça fait beaucoup de conditions à réunir, mais on n'a rien sans rien non plus.



Dave EDMUNDS : Subtle as a flying mallet (CD, RPM Records - www.rpmrecords.co.uk)

Dave Edmunds devient mondialement célèbre à la fin des années 60 avec son groupe Love Sculpture quand il décide de reprendre, avec succès, le morceau classique "Sabre dance" du compositeur soviétique Aram Khachaturian, démontrant à cette occasion sa parfaite maîtrise de la guitare (il ne joue quasiment que sur Gibson). Au début des années 70 il se lance dans une carrière solo qui débute par l'énorme succès de sa reprise du "I hear you knocking" de Smiley Lewis (un boogie néo-orléanais traité à la manière psychédélique par le père Edmunds). C'est à cette époque également qu'il devient l'un des résidents réguliers, puis bientôt producteur attitré, des studios Rockfield, au Pays de Galles. Producteur et multi-instrumentiste (il joue souvent de tous les instruments sur ses disques), il a désormais tout loisir de travailler à son rythme sur ses propres productions. Après un premier album intitulé "Rockpile" (qui sera, quelques années plus tard, le nom du groupe qu'il forme avec son compère Nick Lowe), son deuxième LP paraît en 1974, c'est le "Subtle as a flying mallet" dont il s'agit ici. Un album fait de bric et de broc, incluant notamment les faces A des 4 45t qui l'ont précédé, et surtout un album enregistré en même temps que les chansons de la bande originale du film de Michael Apted "Stardust", dans lequel il joue également. Depuis qu'il s'intéresse à la musique Dave Edmunds a trois influences majeures, Chuck Berry, les Everly Brothers et Phil Spector, c'en est même presque une obsession. Chuck Berry tout d'abord. Quasiment sur tous ses albums Edmunds se fend d'au moins une reprise du créateur de "Maybellene", c'est un incontournable, ça fait partie du cahier des charges. "Subtle as a flying mallet" ne déroge pas à la règle avec ses 2 covers de "No money down" et "Let it rock", enregistrées live, Edmunds étant accompagné pour l'occasion par le groupe de pub-rock Brinsley Schwarz (avec Nick Lowe, déjà). Les Everly Brothers ensuite, présents ici indirectement grâce à une reprise de "Let it be me" (adaptation anglaise de "Je t'appartiens" de Gilbert Bécaud, oui, je sais, ça craint, mais c'est comme ça) que Dave Edmunds enregistre en s'inspirant des arrangements de la version qu'en avaient fait les frères Everly en 1960. Phil Spector enfin, qui se taille la part du lion sur cet album avec les reprises de "Baby, I love you" des Ronettes et "Da doo ron ron" des Crystals, 2 des principaux succès de producteur de Spector. Mais il n'y a pas que ces 2 titres qui lui rendent hommage, Edmunds reprenant également le "Maybe" des Chantels et le "Born to be with you" des Chordettes avec des arrangements s'inspirant directement du travail de Spector. Il est d'ailleurs amusant de constater que, de tous les imitateurs de Phil Spector à travers le monde depuis un demi-siècle, c'est finalement Dave Edmunds, dans son studio isolé au fin fond du Pays de Galles, qui réussit le mieux à capturer l'esprit de Spector, et tout ça sans l'usage des cordes, des cuivres et des chœurs pléthoriques qui ont fait la réputation du producteur américain (on notera juste l'excellent solo de saxophone sur "Da doo ron ron" chez Dave Edmunds). Ce type tout seul dans son coin fait largement mieux que, au hasard, un Sonny Bono qui s'est toujours lamentablement planté dans ses vaines tentatives de sonner plus spectorien que Spector, alors que le compagnon de Cher était pourtant aux premières loges à l'époque puisqu'il faisait, lui, partie de l'équipe réunie par Spector au Gold Star Studio de Los Angeles. Comme quoi... Depuis sa première parution en 1974 "Subtle as a flying mallet" a toujours été une sorte d'album maudit pour Dave Edmunds. Régulièrement épuisé, il a toujours été l'un des plus difficiles à se procurer. L'occasion de saluer ici ce repressage. D'autant que, aux 12 titres de l'album, le label anglais RPM a eu l'excellente idée d'ajouter 8 bonus. Des titres justement issus, pour la plupart, de la fameuse bande originale du film "Stardust" évoquée plus haut, puisque Dave Edmunds a donc travaillé sur ces 2 projets en parallèle. "Stardust" est la suite d'un autre film, "That'll be the day", qui raconte la grandeur et la décadence d'une rock-star, interprétée par le chanteur David Essex, à l'époque une grosse vedette en Angleterre justement. Dans ce film on note les apparitions de Keith Moon, le batteur des Who (c'est lui qui est d'ailleurs à l'origine du titre "Subtle as a flying mallet", l'une de ses expressions favorites), d'Adam Faith, l'un des pionniers du british blues boom des 60's, ou encore de Larry Hagman, le futur J.R. de "Dallas". Dans "Stardust" Dave Edmunds joue le rôle du guitariste du groupe qui accompagne le personnage joué par David Essex, un groupe qui s'appelle... les Stray Cats. Un nom prémonitoire quand on sait que, quelques années plus tard, en 1979, c'est ce même Dave Edmunds qui produira le premier album... des Stray Cats, le groupe rockabilly de Brian Setzer, à l'époque fraîchement exilé en Angleterre. Des Stray Cats new-yorkais qui n'avaient jamais entendu parler de ces Stray Cats cinématographiques, découvrant leur existence lors de leur arrivée aux studios Rockfield grâce à une photo promo du film accrochée au mur. Bref tout ça pour dire que, en bonus sur

"Subtle as a flying mallet" on retrouve les 6 titres enregistrés par Dave Edmunds et les Stray Cats pour les besoins du film "Stardust", dont une reprise d'un morceau de Phil Everly (pas tout à fait les Everly Brothers donc, mais pas loin), "When will I be loved", une version alternative de la reprise d'Arthur Alexander "Shot of rhythm and blues" (dont une autre version figure sur l'album "Subtle as a flying mallet"), et une autre version de "Da doo ron ron". Les 2 autres bonus sont 2 faces B de 45t, une reprise du "Some other guy" de Richard Barrett datant de 1962, popularisé à l'époque en Angleterre par quelques-uns des jeunes groupes émergents, dont les Beatles, et un instrumental, "Pick axe rag", où Dave Edmunds fait un concours de virtuosité guitaristique avec Micky Gee, l'un de ses vieux complices depuis les années 60. Une réédition qui s'avère plus que bienvenue pour qui aurait raté cet album jusqu'à présent.

Vince TAYLOR & his PLAY-BOYS : The complete works 1958-1965 (3CD, Barclay)

Superbe compilation qui fait le tour de la première partie de la carrière de Vince Taylor, avec ses 2 premiers 45t sur Parlophone en 58 et 59 (dont son grand classique "Brand new Cadillac"), ses 2 suivants sur le label belge Palette en 60 et 61, puis tous ses enregistrements, entre 1961 et 1965, pour le label français Barclay, de loin sa période la plus prolifique même si elle fut aussi la plus erratique. Vince Taylor, né en Angleterre, ayant grandi aux Etats-Unis où il vécut en direct la naissance du rock'n'roll (ses idoles s'appelaient Gene Vincent et Elvis Presley), avant de revenir dans son pays natal, reste probablement, avec Gene Vincent (à qui il pique l'idée du costume de cuir noir), l'archétype du rocker maudit, celui à qui tout aurait dû sourire mais qui sera toujours victime des circonstances, que celles-ci soient subies (comme le saccage du Palais des Sports de Paris en 1961 dont on lui attribuera la responsabilité alors que, à cause de l'émeute qui s'était déclenchée durant le show des Chats Sauvages, il n'avait même pas pu jouer), ou qu'elles soient de son fait (le bonhomme était un tantinet perturbé mentalement, ce qu'une consommation d'alcool puis, plus tard, de LSD, n'arrangera pas vraiment, il finit même par se prendre pour une sorte de réincarnation de Jésus mâtinée d'extra-terrestre). Malgré cela les disques de Vince Taylor restent de purs moments de rock'n'roll, surtout parce que, dès ses débuts, il avait su s'entourer d'un vrai groupe, les Play-Boys. Ceci étant les Play-Boys en question connaîtront bien des vicissitudes avec des changements de personnel incessants qui ne faciliteront pas des échanges souvent tendus avec le chanteur. On compte en dizaines les musiciens qui, à un moment ou à un autre, ont fait partie de telle ou telle mouture des Play-Boys, fut-ce pour un seul disque ou pour quelques concerts. Mais, parmi ceux-ci, on relève les noms de quelques pointures, comme le guitariste Tony Sheridan (le même qui enregistrera, à Hambourg, le fameux single "My Bonnie" avec de tous jeunes Beatles), les futurs Shadows Brian Locking, Brian Bennett et Tony Meehan, le guitariste Joe Moretti (qui joue sur "Brand new Cadillac" par exemple, et qui aura la particularité de jouer également sur la reprise de Taylor de "Shakin' all over" après avoir joué sur la version originale du temps où il faisait partie des Pirates de Johnny Kidd), le guitariste Joey Greco (à l'époque également membre des Showmen de Johnny Hallyday). Mais celui qui reste comme le Play-Boy le plus emblématique est le batteur Bobbie Clarke, premier batteur européen (et même peut-être au monde) à jouer sur une double grosse caisse. C'est lui qui va donner son assise rythmique à la plupart des chansons enregistrées par Vince Taylor durant les 60's (écoutez son jeu sur la reprise d'Eddie Cochran "Twenty flight rock" par exemple, sans parler de son solo sur le long, pour l'époque, "Clank", plus de 6 minutes). Sur les 55 titres de cette compilation on constate d'ailleurs une prééminence des reprises. Tout au long de sa carrière Vince Taylor n'a écrit que très peu de chansons, pas plus d'une dizaine en tout (mais, quand même, "Brand new Cadillac", ce qui n'est déjà pas rien). En revanche, suivant en cela la politique des labels français de l'époque, qui faisaient enregistrer reprises sur reprises à leurs poulains, adaptées dans la langue de Molière, pour le meilleur (rarement) ou pour le pire (souvent), Barclay imposera donc le même traitement à Vince Taylor, qui échappera par contre aux adaptations, puisque lui, évidemment, était capable de les chanter dans leur idiome d'origine. Pour être honnête, il est bon de dire que, sur ses premiers 45t anglais, Taylor donnait déjà dans la cover, comme sur le tout premier de 58 où il tape par 2 fois dans le catalogue Sun Records avec des reprises de Ray Smith et Roy Orbison. Mais chez Barclay ce sera un florilège. De Chuck Berry ("Sweet little sixteen", "Memphis Tennessee", "Maybellene") à Carl Perkins ("Honey don't"), en passant par Elvis Presley ("Love me", "Baby let's play house", "Ready Teddy", "Mean woman blues", "Trouble", "My baby left me"), Eddie Cochran ("C'mon everybody", "Three steps to heaven"), Little Richard ("Long

tall Sally", "Rip it up", "Jenny, Jenny, Jenny"), Gene Vincent ("Blue jean bop", "Rocky road blues", "Jezebel", "Summertime"), on notera qu'il puise quand même dans le haut de gamme, tant qu'à faire. Mais on notera aussi quelques trucs un peu plus inusités, comme l'original (écrit par Taylor lui-même) "The men from El Paso", sorte de country and western lancinante pas désagréable du tout. Par contre, les 3 tentatives en français s'avèrent assez ridicules. Passe encore pour "Mimi", un truc plutôt rigolo (grâce à l'accent sexy de Taylor) où, au moins, il est accompagné par les Play-Boys (quels qu'ils soient), en revanche "Jour après jour" (adaptation de "It's all in the games" de Tommy Edwards) et "Tu changeras d'avis" (adaptation du "Bad to me" écrit par Lennon et McCartney pour Billy J. Kramer and the Dakotas), avec leurs violons sirupeux, n'ont pas grand-chose à voir avec le rock'n'roll. Il faudra à Vince Taylors 15 ans, après des années 70 très chaotiques, pour revenir, même de manière éphémère, sur le devant de la scène, grâce à sa redécouverte au début des années 80 par le label Big Beat. Mais ce sera pour mieux replonger dans l'anonymat, qui le verra finir sa vie en Suisse où il meurt en 1991 d'un cancer des os. Restent ces fabuleuses plages 60's (et 50's) enfin toutes regroupées en un seul et même endroit.



TOKYO SEX DESTRUCTION : Sagittarius (CD, BCore - www.bcoredisc.com)

On les croyait disparus corps et biens (4 ans se sont écoulés depuis le précédent album, "The neighbourhood"), et voici que Tokyo Sex Destruction renaissent de leur cendres avec ce nouvel opus. Alleluiah brothers and sisters ! Bon, ceci étant, s'ils n'ont pas coulé au beau milieu du marasme espagnol actuel, Tokyo Sex Destruction ont néanmoins connu bien des vicissitudes, notamment avec des départs qu'il a bien fallu combler, ce qui prend toujours un minimum de temps à se reconstruire, à surmonter les doutes existentiels, à se forger une nouvelle identité. Tous ces mois de cogitations et d'agitation accouchent donc d'un album un chouïa différent du Tokyo Sex Destruction qu'on connaissait. Si le garage militant des débuts est toujours présent en filigrane, les sonorités soul prennent désormais de plus en plus de poids dans la musique du groupe, comme en témoigne le couplage "Seven sisters"/"In the right place", groovy et funky en diable, ou, mieux, "When those times are coming back (it could be painful for your heart)", un tempo lent sur lequel planent les riches heures de la Tamla Motown des 70's. Outre le groupe proprement dit, ce disque regorge de cuivres chatoyants et de choeurs féminins sensuels. On y trouve même de belles envolées de saxophone à la limite du free jazz ("Dead cops", "Sagittarius"), histoire de bien marquer une différence de ton assumée et prégnante. Oubliez les Tokyo Sex Destruction révolutionnaires de "The red soul communauté" (même si j'imagine que, à titre personnel, au pays où le mouvement des Indignés est largement le plus actif, les membres du groupe sont toujours en colère), préparez-vous à entrer dans une nouvelle ère sonore. Ce qui semble somme toute assez logique pour un groupe qui vient de fêter ses 10 ans, et dont les membres viennent, eux, de franchir le cap de la trentaine. On ne sort jamais vraiment indemne de telles échéances. Le tout étant de transcender ces barrières biologiques et psychologiques pour repartir sur de nouvelles bases. Mission accomplie.

CHEPA : Casse le masque (CD, Kanal Hysterik/Quesako ?/FFC Productions/Abracadaboum/Gabba Resista)

10 ans déjà que le groupe punk banlieusard exsude sa rage urbaine. Et c'est pas avec ce troisième album qu'ils vont s'assagir. 11 titres et autant de manifestes insurrectionnels au programme d'un disque dense et ramassé, dru et velu, nerveux et hargneux. Et sans temps mort, sans faiblesse, sans baisse de régime. S'agit de ne pas s'endormir en ces temps de marasme social et de crise politique, et de ne pas laisser la rue aux réacs et autres fafs qui ne veulent même pas s'assumer. D'ailleurs "La rue" c'est carrément le titre du morceau qui ouvre cet album, on ne peut plus évident n'est-il pas ? Tout ici est fait pour revendiquer une appartenance à la mouvance militante, un chant maternel au mégaphone, des guitares qui lamentent des mélodies combatives, et une section rythmique qui court plus vite qu'un escadron de CRS, c'est pas demain qu'ils vont se laisser prendre au conformisme béat de l'embourgeoisement et de la boboisation. Quand on grandit en banlieue ça vous marque à jamais, impossible de ne pas se sentir concerné par l'abandon progressif de toute une classe de la société par quelques nantis qui préfèrent fermer les yeux et faire le gros dos en espérant que les poussées de fièvre, pourtant de plus en plus nombreuses, n'atteindront pas leur petit confort douillet et résidentiel. Chépa sont capables de manier le cocktail molotov avec un doigté aussi affirmé que quand ils tronçonnent leurs guitares, quitte à ce qu'ils se retrouvent avec les phalanges en sang à trop gratter là où ça démange. Ouais, le punk-rock de Chépa, s'il louche avidement du côté du hardcore, n'en a pas pour autant remisé ses origines street au placard des souvenirs. Entre la vitesse d'exécution du premier et les mélodies implacables du second, le groupe navigue avec aisance et conviction.

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18,5 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7 Euros pc
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll - Grey vinyl - 7 Euros pc
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 Euros pc
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag, Chron Gen & Motörhead - Red vinyl - 21 Euros pc
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 18,5 Euros pc

BURNING LADY : Until the walls fall (CD, Concrete Jungle Records - concretejunglerecords.com)

On avait découvert le groupe nordiste il y a une paire d'années grâce à un premier EP fort bien foutu, les voilà aujourd'hui qui passent à la vitesse et au format supérieurs avec un premier album qui est une véritable tuerie. Sur une base street-punk, Burning Lady se promène allègrement d'un bord à l'autre du spectre punkoïde, au sens très large du terme. Le chant féminin de Sophie nous rappelle agréablement un groupe comme Deadline, avec son énergie expressivité et son identité convaincante. Ceci étant, comme ses trois compagnons de route sont aussi capables de s'emparer du micro ("One more for tolerance", "El verano de rekalde", en espagnol comme le titre le laisse supposer, sans parler des chœurs en soutien efficace de ci de là), voilà qui laisse place à de louables changements de tessiture, tandis que, derrière, ça mouline grave, à grand renfort d'accords exubérants et de tempi en overdose de vitesse. Burning Lady est un groupe punk, ça ne se discute même pas. Ce qui n'empêche pas, de temps en temps, d'aborder d'autres rivages sonores, comme le punky-reggata de "Girls with sunglasses" et "Rehab", ou encore le morceau qui clôt le disque, "Wasted time", qui démarre en acoustique, avant de se muer en mid-tempo ravageur avec l'appui de Kevin, le chanteur des groupes bretons the Decline et Slim Wild Boar, mais aussi avec l'aide d'un violon et d'un piano, preuve que, virtuellement, on peut faire du punk avec n'importe quel instrument, du moment que l'état d'esprit est là. Peuvent être fiers de ce disque les chtis.

DEAD SPIKE : Crimes et châtiments (CD, Has Been Mental/Karameikos/Zone Onze Records/Trauma Social)

Et un premier album, un ! Dead Spike nous viennent de la région tarbaise, et, s'ils ne sont plus vraiment des perdreaux de l'année (le groupe existe depuis 2008, et les 5 membres ont tous un casier long comme le bras d'un gibbon à présenter à toute réquisition), ce n'est pourtant qu'aujourd'hui qu'ils se fendent de leur premier effort de longue haleine. Faut dire que, entre le soleil l'été, qui incite plus à l'apéro qu'au boulot, et la neige l'hiver, qui incite plus à la couette qu'à la répèt', y a quand même de quoi se laisser distraire d'une voie saine et robotarive qui voudrait que la valeur travail soit la seule digne d'intérêt (dixit Sarko et Hollande dans le texte). Dès lors on comprend mieux pourquoi ce premier album est si peu amène envers nos chers (oui, chers, vu le tarif horaire de leurs émoluments) gouvernants et autres politiciens peu ragoûtants, alors que, normalement, l'endocrinement scolaire qu'ils ont forcément subi aurait dû en faire de braves de petits soldats tout dévoués à la noble cause de la haute finance, du patronat et du bling-bling. Ah ! Ingratitude humaine ! Faut-il être punk pour cracher ainsi sur l'état policier, l'humanité grégaire (comme les moutons du même accabit), la social-démocratie bien pensante, les lobbies militaro-industriels, tous ces si nobles représentants d'une bourgeoisie capitaliste qui ne veut pourtant que faire le bien dans son petit monde judéo-chrétien "je ne veux voir qu'une tête". Si c'est pas malheureux... Surtout que, en plus, la bande de pinques n'y va pas par quatre chemins pour crier sa colère, avec son street-punk dégoulinant de bière, de sueur, d'électricité bien grasse (sûrement piquée sur le compteur de l'office HLM local) et de slogans crypto-anarcho-alcool. "Punx über alles" comme ils disent...

KBKS : 1990-2013 (CD autoproduit)

KBKS est un groupe punk originaire de Saragosse en Espagne. Tient-ils leur nom du fusil polonais éponyme ? Mystère ! Pour ce qui nous concerne KBKS vient donc de faire paraître cette compilation qui, comme l'indique son titre, retrace le parcours de ce groupe depuis 13 ans, ce qui commence à faire un bail. Groupe punk, avec chant féminin, qui fricote aussi du côté hardcore de la force, KBKS, pour autant que mes pauvres bases en espagnol peuvent me le permettre, semblent faire preuve d'un militantisme hyperactif. Des titres comme "En la prison", "Preguntas sobre Dios", "Fascista", "Tierra y libertad" ou "Dios mercado", même si l'on ne maîtrise pas la langue de Cervantès, ne laissent planer aucun doute quant à leur entreprise de démolition des institutions politique ou religieuse (n'oublions pas que le poids du catholicisme est encore foutrement pesant de l'autre côté des Pyrénées). La musique de KBKS correctionne juste ce qu'il faut pour bien marteler le discours, les titres sont courts, concis, précis, avec des mélodies efficaces et volubiles, sur lesquelles vient se poser la voix volontaire et tenace d'une chanteuse qu'on imagine à l'aise pour haranguer le public en concert. En même temps, plus d'une décennie d'activisme punk, ça forge le caractère et ça permet d'assurer le bifeck, de préférence saignant, tant en studio que sur scène, cette compilation en est la preuve.

The JANITORS : The Janitors (CD, Une Vie Pour Rien)

Nouvel effort de réhabilitation du punk 77 pour le groupe rochelais Janitors, et nouvelle réussite. En 8 titres (et moins de 20 minutes, faites le calcul, y a pas de graisse superflue ni l'esquisse d'un début d'assouplissement), les Janitors vous expédient quelques belles giclées d'adrénaline, vous pompent le 220 avec aisance, vous débitent vos 50 stères de bois pour l'hiver, le tout dans la bonne humeur, la jovialité et l'insouciance. C'est bourré de riffs uppercuts, de mélodies roboratives, de chœurs de comptoir, c'est énérvé comme à l'époque, quand on n'oubliait pas d'arroser le bazar de larges rasades de rock'n'roll parce qu'il faut bien aussi payer ses dettes aux grands anciens. Aujourd'hui on appelle ça du punk'n'roll et ça veut bien dire ce que ça veut dire. Les Janitors fêtent donc leurs 10 ans avec une poignée de nouveaux hymnes fédérateurs ("Clockwork kids", "Johnny got his gun", "She's an animal"), et une reprise pour marquer leur territoire, le "Fuss 'n' bother" des Nipple Erectors (ou des Nips, ça dépend de votre degré de fainéantise pour écrire ou prononcer leur nom), le premier groupe, très punk évidemment, de cette éponge à bière de Shane McGowan, avant qu'il ne perde quelques chicots supplémentaires et surtout avant qu'il n'extirpe ses racines gaéliques au sein des Pogues, ce qui est déjà une autre histoire. Pour l'instant les Janitors s'en tiennent aux 3 accords syndicaux du punk, ce qui suffit amplement.

BARRICADES : Le son des barricades (CD autoproduit)

Il faut toujours croire en la loi des séries. C'est grâce à elle que les Rats refont, indirectement, la une de l'actualité, par nouveaux groupes interposés. Dans le dernier numéro (le 99), je chroniquais le premier album du groupe réunionnais Tukatukas, dans lequel officie Patrice, ex chanteur et guitariste des sus-nommés Rats, aujourd'hui installé dans l'Océan Indien, et là c'est le premier album des Barricades, avec Jess, lui aussi ex gratteux des mêmes Rats voilà une bonne vingtaine d'années de cela. Sauf que Jess, lui, est resté à Montreuil. Musicalement, quand on a goûté au punk, difficile de s'en défaire, même quand, comme Jess, on avait rangé sa 6 cordes dans un coin de la cave et qu'on ne l'a ressortie que tout récemment. Le punk-rock c'est ce qui sous-tend la musique des Barricades, mais un punk un poil plus travaillé que le tchak-poum basique auquel beaucoup nous ont habitué. Chez les Barricades la rythmique est solidement charpentée, les guitares sont adroitement tricotées, et le chant est délibérément littéraire, pour servir des textes loin d'être anodins, bien écrits, et traités avec respect. Avec les Barricades on est dans un punk intelligent et lettré, qui n'est pas sans me rappeler les récentes exactions d'un autre groupe de revenants, the Hyènes, et cette même recherche lexicale et grammaticale qui fait de chaque chanson un petit poème existentialiste en soi. Point n'est donc besoin de passer pour le crétin de base pour assumer sa filiation punk et faire passer son message revendicatif, et des manifestes sociétaux, ce disque en distille un paquet ("Geler en enfer", "Coeurs et frontières", "Crise en thème" par exemple). C'est clair, tenir une barricade avec les Barricades pour fond sonore, ça pourrait le faire... Encore faudrait-il qu'on veuille les élever, les barricades. C'est loin d'être gagné.

FUZZY SEVEN : No pity (CD autoproduit - fuzzyseven.free.fr)

Après 2 premiers disques intitulés "No rest" et "No synth", Fuzzy Seven est en passe de devenir LE groupe qui dit "NON" avec ce second album, "No pity". Ou comment le négativisme vient au punk. En ces temps troublés (et c'est un euphémisme), comment ne pas dire NON à tout ce qu'on nous impose, nous assène, nous matraque ? Or donc, si vous avez raté les premiers épisodes (j'ai pourtant chroniqué les 2 premiers disques en leur temps, ressortez vos vieux numéros de cette estimable feuille de chou), si donc vous êtes atteint d'une forme précoce d'Alzheimer je vous rappelle que Fuzzy Seven est un duo originaire de Rouen, formé d'une gente damoiselle, Caro, qui vocalise de manière volontariste, comme si elle devait convertir une congrégation de moines bouddhistes aux vertus de la lutte armée, et d'un gentil damoiseau, Nico, qui gratouille et fuzzouille (du verbe fuzzouiller, utiliser une pédale de même confession, bande de béotiens) féroce une pauvre guitare qui se demande ce qu'elle a bien pu faire pour subir de tels outrages alternativement continus. En sus, pour tenir la chandelle, une discrète boîte à rythme se cache dans le placard et ne perd pas une miette des ébats punkoïdes des ses employeurs (ah ! les vices cachés de la bourgeoisie punk, on se croirait chez Flaubert, les Doc Marten's en plus). Notez bien que tout ceci n'empêche pas d'innover et de trouver de nouvelles positions, comme le très rock'n'roll "Last evening" par exemple, que n'aurait pas renié un Eddie Cochran s'il n'était pas né 20 ans trop tôt,

ou l'acoustique "Lone rebel", chanson scout subversive à entonner une Kronenbourg à la main. Avec tout ça Fuzzy Seven, mine de rien, viennent de nous gratifier d'un nouvel album qui n'en veut, qui s'accroche, et qui ne renonce pas (malgré ce que pourrait laisser supposer leur usage subséquent et récurrent du "NO"). On a beau dire, tous ces petits music-toys, entre des mimines adroites, ça donne quand même de sacrés orgasmes.

INTERNET

Le groupe punk hollandais **Antillectual** est toujours aussi actif. Un nouvel album est annoncé pour le mois d'août, et, dans la foulée, le groupe parcourra l'Europe durant tout le mois de septembre. Toutes les infos : <http://antillectual.com> @@@ Quelques nouveautés du côté du label anglais **Overground Records**, notamment les nouveaux albums d'un brelan de vétérans de la scène punk britannique, **Zounds** (premier album en 30 ans !!!), **Goldblade** et **Paranoid Visions**. Ça mérite bien une petite visite : www.overgroundrecords.co.uk @@@ <http://www.davestevens.com/>

Un site de fan pour rendre hommage au dessinateur **Dave Stevens**, décédé en 2008, à 52 ans, d'une leucémie. Dave Stevens n'est pas très connu de ce côté-ci de l'Atlantique, mais il faut dire que sa carrière dans les comics n'est rattachée qu'à un seul personnage, qu'il a créé en 1982, **the Rocketeer** (après avoir commencé comme dessinateur sur une série de strips consacrés à **Tarzan**). Pendant près de 30 ans Dave Stevens n'a donc travaillé que sur son personnage de Rocketeer, un super-héros rétro que son créateur fait évoluer dans les Etats-Unis de la fin des années 30. Le Rocketeer n'a pas de super-pouvoirs, mais, cascadeur professionnel, il dispose néanmoins d'un jet-pack qui lui permet de voler, d'où son nom. En 1991 le Rocketeer est adapté au cinéma, une production Disney. Le film, auquel participe d'ailleurs activement Stevens (il y tient même un petit rôle), est réalisé par Joe Johnston, et mêle images réelles et images d'animation. Parmi les acteurs on note les noms de **Jennifer Connelly** ("Il était une fois en Amérique" ou "Labyrinth") et de **Timothy Dalton** (qui assura notamment la transition entre **Roger Moore** et **Pierce Brosnan** dans le rôle de **James Bond**). Parallèlement à son personnage fétiche, Dave Stevens a également réalisé pas mal d'illustrations, notamment des pin-ups. Ce site, qui se propose de perpétuer la mémoire de l'artiste, nous permet de découvrir quelques-uns de ces dessins, soit parus dans de nombreuses publications, soit restés dans ses cartons.



<http://www.camvista.com/england/london/bigben.php3>

Si vous êtes anglais, que vous vivez à l'étranger, et que vous êtes nostalgique de cet éminent symbole londonien qu'est **Big Ben**, ce site est pour vous. Ceci étant, si vous n'êtes pas anglais, mais que vous puissiez passer des heures à regarder couler la Tamise et/ou admirer un lever ou un coucher de soleil (voire une tombée ou une levée de brouillard, ça marche aussi), sur la Tour de l'Horloge (récemment rebaptisée Tour Elizabeth), ainsi que sur le pont de Westminster qui se déroule à ses pieds, ce site devrait aussi vous ravir. Il s'agit d'une webcam, installée sur la rive sud de la Tamise, et qui filme donc l'enfilade du pont de Westminster, de Big Ben, ainsi que, dans le fond, le palais de Westminster. Bon d'accord, c'est un peu le genre de site qui ne sert pas à grand-chose, mais si vous avez envie de vous relaxer 5 minutes, pourquoi pas...

www.ggallin.com

GG Allin fut probablement le punk-rocker ultime. Ses concerts étaient un chaos indescriptible, qui se terminaient souvent en baston, il faut dire que GG lui-même n'hésitait pas provoquer ouvertement le public. Ses disques sont souvent enregistrés au fond des chiottes, ou de la cuisine dans le meilleur des cas. Et le personnage était si auto-destructeur qu'il est mort d'une overdose en 1993, à 37 ans. Ca, vite fait, c'est pour résumer une carrière courte et intense. Oui mais voilà, au-delà du personnage caricatural et, il faut bien le dire, assez peu intéressant, il reste un putain de song-writer et de performer. Ses disques, avec un son la plupart du temps assez crapoteux, recèlent de véritables joyaux punk, des brûlots incendiaires, avec des mélodies imparables, du genre à ne plus vous lâcher une fois que vous les avez en tête. Il y a une dizaine d'années, sur les recommandations avisées du Président Doppelganger, j'avais d'ailleurs sorti un EP 4 titres en hommage à GG Allin, avec 4 groupes français reprenant quelques-unes de ses meilleures chansons (cherchez pas, le disque est épuisé). Ce site est l'oeuvre de **Merle Allin**, frère aîné de GG, qui, aujourd'hui encore, préside aux destinées des **Murder Junkies**, le groupe qui a survécu à son chanteur (Merle en est le bassiste). C'est essentiellement un site sur lequel vous pourrez vous fournir en bonne came "allinesque" (CD, DVD, t-shirts, et autres joyusetés telles que des patches, des photos, des casquettes, ou, pour vous mesdemoiselles, des strings, le tout dûment griffé GG bien sûr). Pour le reste, il faut bien le reconnaître, pas grand-chose, sinon quelques news des Murder Junkies, une galerie de photos, une autre de dessins originaux de GG, et quelques liens parcimonieux. Mais l'essentiel c'est que Merle Allin entretienne la flamme.

<http://members.tripod.com/bond22>

Les sites sur **James Bond** abondent (oui, je sais, un peu légère celle-là, mais on ne peut pas toujours être au top) sur la toile. En voici

un de plus. Un site de fan évidemment, mais qui ne semble pas avoir été mis à jour depuis un bon moment. D'ailleurs, sur la page d'accueil, seuls 2 liens sont actifs. L'un ouvre une page consacrée aux armes de l'**agent 007**, qui propose une petite fiche technique de son fameux Walther PPK, ainsi que du Walther P99, que Bond utilise depuis "The world is not enough" en 1999. L'autre lien nous dirige vers une page consacrée aux voitures les plus emblématiques de l'espion anglais, de l'inévitable Aston Martin DB5 à la BMW Z8 en passant par la Lotus Esprit Turbo (celle qui se transforme en sous-marin dans "The spy who loved me"), l'Aston-Martin Volante V8 et les BMW Z3 et 750i. C'est sûr, ça fait un peu chiche, mais, au moins pour l'éclaté du Walther PPK, ça vaut le coup d'y consacrer quelques minutes.

